

Jean Chauvigné

La Boîte à Toujuse

CHEMINEMENTS

— Anjou —

023293548

La Boîte à Toujusse

8
NON
5380

Éditions de manuscrits
CHEMBELMENTS
avenue Paul-Boncompagni, 10
TÉL : 04 52 34 81 88 - 04 90 60 02 01
Téléfax : 04 51 52 80 52 ou 04 91 52 60 02 01

Du même auteur chez le même éditeur : *Ma Galiote Marie*.

À notre catalogue

Les Mystères des pays d'Anjou, Le Saumurois et le Baugeois, *P. L. Augereau*

Le Saumurois des moulins, *Nicolas Jolivot*

Le Pénitencier de Fontevraud, *Bertrand Ménard*

La Lettre de château, *Nicole Morelle* (Prix des Écrivains régionalistes 1996)

Le Braco, *Yves Brochet* (Prix des Écrivains régionalistes 1997)

Gennes en cartes postales, *Association pour la Sauvegarde du Patrimoine*

Allonnes en cartes postales, *Bertrand Ménard et Laurent Boutreux*

De Camille et Jeanne Fraysse

Les Troglodytes en Anjou à travers les âges, tomes 1, 2 et 3

Les mariniers de la Loire en Anjou

Vie quotidienne au temps de la marine de Loire

Mon village, glanes folkloriques en Baugeois et Saumurois

Le folklore du Baugeois

Cheval et Cavalier, aquarelles équestres du *Colonel Margot*

à paraître

Les contes de Fontevraud, *René Polette*

Le légendaire de Fontevraud, *Bertrand Ménard*

Les Mystères des Pays d'Anjou, tome 2, *P. L. Augereau*

Longué en cartes postales

Les vieux commerces de Saumur en cartes postales

Cheminements éditions
en partenariat avec **LE COURRIER DE L'OUEST**

Envois de manuscrits
CHEMINEMENTS
avenue Paul Avignon 04 380 Thoard
Tél : 04 92 34 81 58 - 04 90 60 02 01
Télécopie : 04 92 34 80 54 ou 04 93 60 02 01

Jean Chauvigné

La Boîte
à Toujusse

CHEMINEMENTS

— Anjou —

Illustration de couverture

France Baillergeon

Champ d'oiseaux - 49 Les Rosiers-sur-Loire

Née le 9 janvier 1944 à Flers, dans l'Orne, elle est un peintre reconnu par ses moyens d'expression multiples, comme un des peintres oniriques de notre temps. Elle se renouvelle régulièrement avec des œuvres très inspirées, très colorées, d'une extrême délicatesse, auxquelles s'ajoute cette diversité de sujets qui caractérise le peintre capable de se transformer tel un caméléon tout en restant lui-même.

Les œuvres de France Baillergeon représente un travail de plusieurs années de pure inspiration dans un domaine varié, autant dans les techniques de la matière, que dans les sujets exprimés. Les dernières œuvres réalisées traitent, pour la plupart, des fleurs que l'artiste associe très souvent à des personnages qui souligne l'état d'âme et l'atmosphère du moment de l'inspiration. Et ce n'est pas fortuit si telle fleur ou tel bouquet a un rapport avec les personnages réalisés.

« Quand on croit ! dit elle à la vie des âmes de chaque règne, qu'il soit humain, animal, végétal ou minéral... et après tant de questions posées, de nombreuses réponses affluent.

On sait que tout vit dans la nuit et le jour de tous temps et que chaque règne s'exprime selon le don qui lui a été donné. On sait que le peintre, également, s'exprime selon son ressenti face à cette incommensurable création en constante mutation.

DL-23 01 1998 02588

Les éditeurs remercient

Messieurs Maurice Giard, Jean Morello et Laurent Clergeaud
pour leur collaboration

© Lionel Clergeaud, Jean-Louis Giard et Cheminements.
Tous droits réservés y compris la C.E.I..



*.... La terre porte du fruit, d'abord herbe
puis épi, puis plein de blé dans l'épi.
Quand le fruit se livre, aussitôt il envoie
la faucille parce que la moisson est là.*

Évangile selon saint Marc. 4, 28 - 29

Les personnages de ce livre sont purement imaginaires
et leur identité ou leur ressemblance avec tout être vivant ou mort
ne pourrait être qu'une coïncidence non voulue par l'auteur.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311 - QUANTUM MECHANICS

PHYSICS 311 is a course in quantum mechanics for students who have completed PHYSICS 211 and PHYSICS 212. The course covers the basic principles of quantum mechanics, including wave functions, the Schrödinger equation, and the uncertainty principle. It also discusses applications of quantum mechanics to atomic and molecular systems.

The course is divided into two semesters. The first semester covers the basic principles of quantum mechanics, and the second semester covers applications to atomic and molecular systems. The course is taught by Professor [Name], who is an expert in the field of quantum mechanics.

Students who complete this course will have a solid understanding of the basic principles of quantum mechanics and will be prepared to take more advanced courses in the field. The course is highly recommended for students who are interested in physics and who want to pursue a career in research or in industry.

PHYSICS 311 - QUANTUM MECHANICS

PHYSICS 311 is a course in quantum mechanics for students who have completed PHYSICS 211 and PHYSICS 212.

The course is highly recommended for students who are interested in physics and who want to pursue a career in research or in industry.

Chapitre 1

*Ils prennent le corps de Jésus
et le lient de linges avec des aromates...*

Évangile selon saint Jean 19, 40.

Pour mieux voir sa grand-mère penchée sur le corps de Toujusse, Martin avait ouvert un peu plus grand la porte mais prudemment car il savait où elle couinait et si elle couinait, alors il manquerait la fin du spectacle. Ç'aurait été vraiment dommage, le début avait été si instructif !

Allongé maintenant sur son lit, Toujusse gardait obstinément la bouche grande ouverte d'où s'échappait un cri muet que Marie ne put supporter tant il lui rappelait les gueulantes habituelles de son mari.

Elle essaya d'abord de lui clore le bec en remontant le menton d'une forte pression de la main mais sitôt qu'elle relâchait la poussée, le vieux baïllait de nouveau. Martin eut du mal à s'empêcher d'éclater de rire parce qu'il pensa à ce jeu où une grenouille s'apprête éternellement à gober un palet et à l'avalier.

La grand-mère s'impatientait. Elle alla jusqu'à l'armoire d'où elle sortit une boîte à chaussures qu'elle posa sur le lit. Elle y farfouilla, en tira un rouleau de sparadrap et une paire de ciseaux. Elle coupa un long morceau de ruban rose qu'elle passa sous le menton du mort et réunit des deux bouts au sommet du crâne ! Le sparadrap était trop vieux ou la peau et les cheveux gras huilèrent l'adhésif : le ruban retomba sur le drap.

« C'est agaçant tout de même, cette bouche ouverte ! »

Alors, elle fixa les tiroirs de la commode comme si l'inventaire de leur contenu allait lui proposer une solution pour rendre Toujusse présentable. Son inspiration fut récompensée : elle retira du deuxième tiroir un grand mouchoir blanc à carreaux violets et le plia comme un foulard de scout ; elle le fit passer sous le menton de Toujusse et le serra énergiquement au sommet du crâne ; un solide double noeud s'épanouit comme une gracieuse rose de mai.

On avait bien tenté d'éloigner Martin pendant la toilette mortuaire mais il avait tout vu : il s'était glissé dans le couloir et par l'entrebâillement de la porte, il avait assisté aux opérations. Marie et son fils Hubert avaient allongé le vieux sur le carreau et entrepris de le déshabiller ; comme les pieds avaient gonflé, l'extraction des bottes avait tenu de l'exploit sportif. Tout nu, on l'avait assis dans le fauteuil pour préparer le lit. Hubert était allé chercher sous le hangar quelques sacs vides en plastique qu'il avait glissés sous le drap avant d'étendre le cadavre.

« Des fois, les morts, ça se vide d'un coup et, après, tu parles d'un boulot ! Pas la peine de gâcher le matelas. »

Puis ils entreprirent d'habiller Toujusse : le striptease précédent était de la rigolade comparé à ce qui les attendait ! Heureusement que Charlotte, la sœur d'Hubert, se pointa à ce moment-là ; ils ne furent pas trop de trois pour enfiler les manches de la chemise, en rentrer les pans dans le pantalon, faire le nœud de cravate et passer la veste du costume. Avec sa tête d'œuf de Pâques, Toujusse avait l'air d'attendre le dentiste, il ne manquait que le journal pour le faire patienter.

Martin se demanda à quoi pourrait bien servir cette branche d'herbe sèche que sa grand-mère avait sortie de l'armoire et qui, maintenant, trempait dans l'eau d'une assiette creuse — Marie s'était dit : « je mets quand même du buis dans l'eau bénite, ça ne peut pas lui faire de mal, à ce vieux mécréant. »

Ce n'était sûrement pas pour soigner le pépère qui n'en avait plus besoin depuis son fatal « infractus » comme disait la famille. Ce mot évoquait chez Martin des cassures internes violentes, des claquements secs et sournois qui avaient fait éclater la tête, le cœur ou l'estomac de Toujusse. Il s'étonna aussi de cette lampe à pétrole — on n'avait pas de bougies chez les Ribot — posée sur la table de nuit et dont la courte flamme n'éclairait que le côté gauche du lit.

Le mort dans son costume noir, les volets fermés, cette faible lumière qui laissait la chambre dans la pénombre, l'impressionnaient.

« Tout ça, c'est pas marrant », se dit-il.

Pourtant, il n'aimait guère son grand-père, un colosse hargneux dont la moustache le faisait ressembler à Vercingétorix, qui houspillait tout le monde et ne savait que crier même pour dire des banalités. À quarante ans passés, son fils Hubert ne pouvait guère prendre d'initiatives, c'était le vieux qui décidait des achats, des ventes et des travaux agricoles : « on sème les radis tel jour, on ramasse les salades, tel autre » ; il n'en démordait pas même si la météo n'était pas favorable et son fils capitulait comme un gamin. Seule, Andrée, sa belle-fille, quand il dépassait la mesure lui tenait tête. C'étaient alors des empoignades sonores et musclées, surtout au moment des repas : Toujusse frappait la table du plat de la main, gueulait comme un verrot pour donner plus de poids à ses ordres et alignait ses jurons favoris notamment un « mille tombereaux de tremblements de Bon Dieu ! » qui marquait le sommet de sa colère. Il était alors obligé de s'arrêter de crier et toussait comme un renard enfumé. Andrée en profitait pour débâler ses griefs et contredire les ordres de son beau-père. Une fois sa respiration normale retrouvée, il abandonnait le combat contre son adversaire trop coriace mais sans s'avouer vaincu : il retournait ses forces contre le pauvre Hubert sur lequel pleuvaient les dernières invectives : « heureusement que j'suis là, mon pauv' gars, t'es qu'un mollasson qu'a pas plus d'idées qu'un seau percé... Tu f'ras comme j'ai dit ! ».

Les discussions avaient plutôt lieu le soir, au retour des champs, avant l'heure du dîner. Quand Toujusse et Andrée s'étaient bien étripés, on mangeait sans dire un mot ou du moins, chacun aurait dû, en

silence, mâcher sa rancune avec les légumes de sa soupe. Mais le vieil emmerdeur dont la colère n'était qu'apparemment retombée, se vengeait sur la télé : il entreprenait des monologues animés face aux divers intervenants, tous habillés de qualificatifs corrosifs et grossiers.

« ... Le Président Mitterrand estime que l'attitude du gouvernement de la ...

— Pauv' con ! i' t' l' a dit, Mitterrand ? Tu y étais ? Des bêtises, tout ça ! Ferm' don' ta grand' gueule !

— ... Une importante perturbation centrée sur l'Irlande s'approchera de nos côtes et...

— Et l'aut' pouffiasse qui croit y connaître quéq' chose, on les verra quand i' s' ront là, les nuages, c'est pas toi qui les fais avancer ! ».

Les vedettes de la pub recevaient les insultes les plus caustiques : la belle jeune femme qui soignait ses cheveux, qui choisissait le meilleur fond de teint ou qui vantait les mérites d'un soutien-gorge n'était « qu'une traînée qui n' pensait qu'a s' faire baiser ». Il voulait « fout à la flotte avec son linge sale » la ménagère avisée qui avait choisi la bonne lessive ainsi que « l'aut' salope qui v' nait lui passer son « aulouaise » sous l' nez et l' dégoûtait d' sa soupe aux poireaux ».

On n'avait la paix qu'à neuf heures moins dix : Drucker était évidemment « un jean-foutre », Patrick Sébastien, « un guignol », Cavada, « un gommeux » ; les films « c'était de la merde » et les footballeurs », « des débiles ».

Il allait donc se coucher et la soirée à la Houssaye reprenait sa respiration normale.

Le dimanche après-midi, on était également tranquille.

Dès deux heures, il partait jouer à la boule de fort et tout l'après-midi, sa voix résonnait dans le jeu : il jugeait les coups sans ménager les maladroits, tranchait net les conversations, imposait ses points de vue, approuvait les flatteurs avec toujours la même formule : « Toujusse, Augusse ». Il descendait facilement ses deux bouteilles d'anjou-rouge et, curieusement, le vin avait le don de le faire taire si bien que, le dimanche soir, Bruno Masure et Sophie Davant avaient la paix.

« Non, pas marrant ! » répétait Martin mais la curiosité l'emportait. La grand-mère Marie s'affairait dans la chambre : elle essuya le dessus de la commode, l'armoire et les cadres des ancêtres ; elle planta quatre roses dans un vase et disposa quelques chaises autour du lit.

« Ils allaient s'asseoir là, autour du pépère ? Pour quoi faire ? Deux et trois, cinq, et un, six : six chaises ! Alors, ils viendraient tous, ses parents aussi ? Ben oui, le compte est bon : la mémère Marie, l'oncle Hubert et la tante Andrée, ses parents et Anne, sa sœur. Pas de chaise pour lui, Martin ? Signe qu'on allait discuter là sur des choses qu'un garçon de son âge n'avait pas à entendre... mais sur quoi, exactement ? ».

Marie donna un dernier coup d'œil d'inspection dans la chambre, sortit de l'armoire une bombe rose et verte et pulvérisa du désodorisant à la lavande non seulement dans tous les coins de la pièce mais aussi sur tout le corps de Toujusse, de longues giclées sur la tête, les mains et les pieds. Elle se pencha sur lui et renifla longuement : elle voulait s'assurer que la dose

de parfum était suffisante pour vaincre les odeurs « sui generis » qui n'allaient pas tarder à s'exhaler.

Martin comprit que la cérémonie était terminée et quitta le couloir.

« Avec tout ça, la journée est foutue, j'ai même pas eu le temps de tendre mes lignes ! Dommage, j'avais trouvé des beaux « turcs » dans le jardin, j'aurais pu prendre des perches... demain, dimanche : ils vont peut-être me foutre la paix... quand même, Toujusse, il a pas eu de pot, on serait arrivé plus tôt, moi et les jumeaux, peut-être qu'on l'aurait empêché de mourir. »

Il quitta la Houssaye, traversa la route de Vivy pour rentrer chez lui, à la Bufferie, en brassant des pensées confuses sur la mort : il n'était pas impressionné ; la mort, il la connaissait sous sa forme primitive, brutale, banale : le coup de bâton derrière la nuque du lapin, le couteau enfoncé dans le cou du cochon, les ciseaux qui coupaient les chairs dans la gorge du poulet, le sang qui coulait, tout cela ne l'émouvait pas plus que l'arrachage des pommes de terre. Mais la mort d'un humain, c'était la première fois qu'il la rencontrait et là, il ne l'avait pas vue à l'œuvre, il n'en constatait que le résultat : Toujusse inerte sur son lit. Comme il n'avait pas de chagrin, il ne tira de la situation que des conséquences réalistes : lundi, on enterrerait le grand-père et désormais, on pourrait dîner dans le calme.



Chapitre 2

Et moi je vous dis de ne pas jurer du tout.

Évangile selon saint Matthieu 5, 34.

Ce samedi-là, dans le car scolaire qui les ramenait du Collège de Saint-Lambert et les laisserait au bout du Chemin de Mauvert, les jumeaux eurent le temps de peaufiner leurs projets. Ils voulaient profiter à fond de leur week-end : ils déjeuneraient en vitesse, retrouveraient leur coin de pêche favori et, par-dessus la rivière, appelleraient Martin dont la maison n'était qu'à une centaine de mètres. Le temps de dérouler les lignes toujours en place sur les gaules, de piquer le ver rouge à l'hameçon, de lancer quelques boules d'appât, de caler les bambous sur les fourches de frêne et Martin leur ferait signe en traversant le pont Saint-Clément.

Leur grand-père, Paul Daburon, eut beau rouspéter parce qu'ils mangeaient trop vite, les jumeaux écrasèrent un quart de camembert entre deux tartines et filèrent sur les bords de l'Authion.

À douze ans, ils étaient tous deux, la fille comme le garçon, des pêcheurs efficaces malgré leur matériel rudimentaire mais pourtant bien adapté au type de pêche qu'ils préféraient : le scion n'était guère flexible ; avec le fil de nylon de fort calibre et les hameçons numéro 10, il n'était pas question de prendre de la friture mais ils méprisaient « les petites saloperies » — c'est ainsi qu'ils nommaient la « brémaille » et les ablettes — et se consacraient uniquement à la capture des gros qui se défendaient bien : le poisson-chat, l'anguille, la perche ou le sandre, des combattants dont on pouvait attendre les plus vives émotions.

Comme Martin avait quatre ans de plus qu'eux, c'est lui qui leur avait appris des astuces de pêche : la sonnette pincée sur le bout du scion et qui tintait à la première touche sérieuse ; l'hameçon dont il limait l'ardillon pour que les poissons aux lèvres cartilagineuses soient plus faciles à décrocher : il suffisait de les fatiguer sans finasser et les amener au-dessus d'un grand seau ; en se débattant, ils se détachaient souvent tout seuls ; des appâts inattendus qu'il avait expérimentés ; des granulés pour les lapins qu'il écrasait et mélangeait à de la farine, du chènevis qu'il amalgamait à de la graisse de rillettes : il roulait entre ses doigts de petites billes onctueuses qu'il lançait à l'endroit où il tendait ses lignes. Ils admiraient aussi leur copain à cause d'autres compétences : il avait apprivoisé un merle qu'une aile cassée empêchait d'aller picorer dans les haies les mûres et les fruits rouges des pyracanthas et qui venait gober les asticots dans sa main, un lapin de garenne appelé Gégène qui, disait-il,

sortait de son buisson de ronces à l'appel de son nom pour croquer les carottes qu'il lui apportait ; mais ça, ils ne l'avaient pas vu et demandaient des preuves.

« Ben alors ! t' entendais pas ? »

— Si, j'entendais mais les parents et moi, on ramassait des céleris et on n'est rentré qu'à une heure ; le temps de bouffer, quand même !

— Qu'est-ce que tu trimballes dans ce sac ? »

Martin posa ses gaules et son panier à pêche le long des roseaux et ouvrit le sac.

« Puisque vous voulez pas me croire, j'ai apporté un chou et des carottes pour Gégène. Tout à l'heure, on essaiera de le faire sortir.

— Ouais ! Génial ! »

Il s'éloigna de quelques pas vers sa place préférée : il avait taillé à la pelle une marche bien équarrie dans la berge pour s'y asseoir à l'aise et poser en sûreté ses boîtes d'appât, de vers rouges et de turcs.

« Vous avez déjà pris quelque chose ? »

— Rien, dit Colin, il doit faire trop chaud. Pourtant, j'ai acheté un super appât avec dedans, paraît-il, des trucs vachement compliqués. Tiens, lis. »

Martin se pencha sur la poche de plastique et commença à déchiffrer le mode d'emploi de ce produit miraculeux mais ânonnait péniblement.

« Met - tre l'ap - pât dans un seau ; ver - ser leu.... lon.... lentement.... »

— C'est con que t' arrives pas à bien savoir lire !

— Ben oui. Pourtant, ça fait un moment que j'essaie. J'arrive à lire les mots pas compliqués comme

radis ou salade mais ça devient vite trop dur... J'en étais à « lentement » ? Bon... après c'est « mé - lan - ger le contenu pro - gr... gres - si - ve - ment à deux litres

— Tu vois, ça va pas si mal... continue, on a le temps ! »

C'était un des principaux griefs de Martin contre Toujusse : habitué à ce que tout le monde plie devant lui, il n'admettait pas que l'institutrice — évidemment, « une pauv' conne » — ne soit pas arrivée à apprendre à lire à Martin. Il avait proposé sa propre technique, nettement éloignée des méthodes analytique ou globale : « i' y a qu'à lui botter le cul et lui foutre des coups de règle su' les doigts ; en huit jours, avec moi, i' lirait l' journal ». Pendant des années, Martin entendit chaque semaine cette terrifiante prophétie et craignit de se voir confier à l'autorité brutale de Toujusse. Heureusement, ce n'était que des coups de gueule sans conséquence et auxquels personne ne prêtait attention.

L'institutrice était patiente et comme l'enfant acceptait sagement de rester dans la classe des « petits », elle le gardait dans son cours élémentaire ; il le quittait pour rejoindre la classe des grands au moment du calcul, de l'histoire, de la géographie où il se débrouillait bien. Il avait aussi du goût pour le travail manuel et le dessin : il avait réalisé seul un Knörr viking en balsa avec voile, rames et boucliers décorés que le maître avait exposé sur une étagère. Il avait trouvé une technique de dessin qui avait émerveillé l'instituteur. Il récoltait dans une boîte de carton tous les petits bouts de craies inutilisables ; patiemment,

souvent pendant les récréations, il les écrasait entre deux feuilles de journal, couleur après couleur, et obtenait une poudre très fine ; il en remplissait de petits pots de verre qu'il rangeait dans le placard réservé aux travaux manuels. Sur la grande feuille de Canson que le maître lui donnait, il composait au crayon des paysages ; il versait quelques pincées de poudre — bleue et blanche pour le ciel et pour l'eau, jaune, verte et marron pour les feuillages — et, du bout du doigt, en imprégnait le papier. Il obtenait des tableaux aux tons pastel, doux comme des aquarelles noyées dans un léger brouillard. Il aimait aussi, simplement jouer avec les couleurs : il saupoudrait au hasard le papier de poudres mélangées et faisait naître, par un léger frottis, des fleurs vaporeuses comme des houpettes de duvet dont il décorait sa chambre et celle de sa sœur. Toujusse, évidemment, trouvait que « ces gribouillages, c'était du papier gâché et que le maît' d'école était un beau feignant qui faisait perdre leur temps aux gamins ».

La pauvre Madame Moreau s'arrachait les cheveux de voir ce gamin, sans aucun doute intelligent, toujours confondre les « t » et les « d », les « ions » et les « oïns ». À dix ans, Martin piétinait toujours. Anne, sa grande sœur, prenait le relais : elle avait communiqué à son frère sa passion pour la peinture italienne et l'architecture de la Grèce antique. Ils feuilletaient ensemble des livres d'art sur Florence, Venise, Athènes et pour comprendre les commentaires sur les tableaux et les monuments, il faisait l'effort de les déchiffrer. Curieusement, il lisait mieux l'italien que le français et des noms comme Museo dell' opera del Duomo ou Santa Maria della Salute ne le rebutaient pas.

Mais il avait grandi en ne réalisant que de minces progrès. À cause de son âge et de sa taille, on décida de l'intégrer complètement à la classe des grands : le maître espérait qu'au contact permanent d'enfants de son âge et d'activités plus ambitieuses, il progresserait. D'autant que c'était un enfant attachant avec sa blondeur lumineuse et ses yeux bleus, sa candeur étonnée et son goût pour tout ce qui touchait à l'art. À douze ans, il fallut le faire admettre au Collège ; jusqu'aux quinze ans qu'il avait maintenant atteints, sa vie scolaire fut chaotique : il écoutait les cours avec une attention telle qu'il en retenait l'essentiel sans avoir besoin des livres sur lesquels il achoppait. Mais il parvenait difficilement à écrire deux lignes cohérentes, toujours rebuté par les mots qui contenaient des syllabes compliquées.

Ce conflit entre les réussites et les échecs troublait sa sérénité : il passait des jours entiers dans une rêverie silencieuse et triste dont même les jumeaux n'arrivaient pas à l'arracher. Il suffisait qu'il ait eu de bons résultats en maths ou en histoire pour qu'il retrouvât sa gaieté : alors, il se plongeait dans les albums de sa sœur ou organisait de flamboyantes parties de pêche. Mais Anne qui le connaissait mieux que son entourage savait que sa joie serait fragile et fugace, qu'elle verrait passer à nouveau dans ses yeux cette mélancolie qui ternirait son regard bleu ; elle le retrouverait, allongé sur son lit, indifférent à ses habituelles passions. Elle s'en voulait de ne pas arriver à déceler la cause profonde de son tourment malgré la tendresse maternelle dont elle l'entourait et l'aide qu'elle lui apportait ; ses difficultés scolaires n'expliquaient pas tout, il y avait autre chose.

« Tu es tout triste, mon Martin, on t'a fait de la peine à l'école ?

— Non.

— Alors, les parents t'ont....

— Non.

— Tu peux bien me le dire, à moi.

— Je cherche.

— Tu cherches quoi ?

— Je cherche. »

Et elle n'en tirait rien de plus.

Malgré les qualités de l'appât vantées sur l'emballage, le rouge rubis et le tortillement des vers, la rondeur grassouillette des turcs, les perches se cachaient dans les joncs et les poissons-chats eux-mêmes restaient tapis, sans appétit, dans les herbes du fond. C'est Coline qui abandonna la première :

« Dis, Martin, puisque ça ne mord pas, on pourrait essayer de voir ton lapin. »

Ils vérifièrent la stabilité de leurs gaules avant de s'en éloigner. Martin sortit de son sac le chou et les carottes, les coupa en morceaux et tous les trois s'approchèrent du roncier où le lapin se réfugiait. Au bord d'une entrée arrondie, il disposa le repas, fit claquer sa langue et appela : « Gégène ! Gégène ! Viens, mon mignon, c'est l'heure du casse-croûte ! » En vain. Rien ne bougeait dans la cachette.

« Il a dû se faire choper par une vermine, prophétisa Colin et, comme il connaissait ses classiques, il récita :

*Du palais d'un jeune lapin,
Dame belette, un beau matin,
s'empara.*

C'est une rusée. Le.....

— Ta gueule ! Tu lui fous la trouille avec tes salades !

D'habitude, quand je suis tout seul, il rapplique tout de suite. Tirez-vous un peu plus loin. »

Les jumeaux remontèrent une dizaine de pas vers l'amont de la rivière et c'est là qu'ils firent la découverte.

« Martin, viens vite ! Il y a un bonhomme dans l'eau ! »

Effrayée par la vue de ce corps allongé et inerte, Coline avait reculé de quelques pas tandis que Colin, plus hardi ou pétrifié par la surprise, examinait le corps, les mains aux genoux et le cou tendu.

Martin abandonna sa tentative de séduction sur le lapin et rappliqua à grandes enjambées. Devant le spectacle, il lâcha le juron préféré de son grand-père, la seule chose qu'il admirait chez lui.

« Mille tombereaux de tremblements de Bon Dieu ! C'est Toujusse ! »

Il l'avait reconnu tout de suite : c'étaient bien ses bottes marron, sa cote bleue à bretelles, sa chemise à carreaux rouges et noirs et, flottant sur les lentilles d'eau, son chapeau de paille au ruban noir. La tête et les mains étaient complètement immergées, on les aurait crues coupées au ras du cou et des poignets. Martin flanqua dans les bottes un grand coup de pied.

« Toujusse, nom de Dieu, qu'est-ce que tu fous là ? »

Évidemment, rien ne bougea. Il en tira vite une évidente conclusion : « Eh ben, il s'est noyé ! »

Il s'en tint d'abord à ce simple constat puis, en se grattant la tête, il se dit qu'il n'était peut-être pas trop tard pour sauver Toujusse.

« Il vient seulement de tomber à la flotte si ça se trouve ; on va le sortir, prends une jambe moi, je prends l'autre et on tire. »

Le corps glissa dans l'herbe, les mains et la tête émergèrent, fleuries de petites feuilles de « cannetée » qui s'accrochaient aux cheveux et aux poils des mains. Coline n'osait pas approcher. De loin, elle demanda : « il est mort ? »

— Il en a tout l'air. Je vais quand même essayer de faire comme les sauveteurs, à la télé. »

Ils retournèrent le grand-père sur le dos. Martin lui chevaucha le ventre, lui empoigna les mains, plia et déplia les bras une dizaine de fois mais, de la bouche ouverte de Toujusse, ne sortait pas le moindre filet d'air.

Il abandonna la séance de réanimation, colla son oreille sur la poitrine du noyé et cette fois, affirma :

« Pour être mort, il est mort ! »

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Faut prévenir la famille ; moi, je rentre à la Bufferie, vous, à Mauvert ; après, c'est plus nos oignons. »

Un quart d'heure après, il y eut foule au bord de l'eau.

Les parents de Martin, Arthur et Charlotte, avaient quitté à toute vapeur leur champ de céleris, Hubert, Andrée et la grand-mère rappliquèrent à leur tour, tous poussant la même exclamation, teintée plus de surprise que de chagrin : « Ah, là, là ! c'est i' Dieu possible ! » Paul Daburon arriva le dernier après avoir téléphoné au médecin, aux pompiers et aux gendarmes. On tenta en vain une nouvelle réanimation. C'est là que Martin entendit le mot pour la première fois dans la

bouche du médecin : « D'après mes observations, on peut dire que Monsieur Ribot a été victime d'un infarctus et n'est tombé à l'eau qu'après ; donc, malgré les apparences, il ne s'est pas noyé. »

Les pompiers ramenèrent le corps à la Houssaye et les gendarmes rédigèrent leur rapport.

Comme on avait recommandé aux enfants de s'éloigner de ce mortuaire branle-bas, ils retrouvèrent leurs lignes. Trois sonnettes tintaient allègrement au bout des scions ; le grand seau accueillit un « chat » d'au moins une livre et deux anguilles d'un mètre de long.

« Super, l'appât, dit Martin. Et tenez ! Regardez ! Le lapin, ça lui a pas coupé l'appétit : il a tout bouffé ! ».



Chapitre 3

Seigneur, il sent déjà, car il est de quatre jours.

Évangile selon saint Jean 11, 39.

Compte tenu des circonstances, Martin partit attendre Anne au car de six heures ; sur le chemin du retour, ils auraient le temps de commenter la mort de leur grand-père.

« Tiens donc ! Mon petit frère qui vient chercher sa grande sœur ! Tu en fais une tête, tu t'es fâché avec les jumeaux ?

— Non. Tiens-toi bien, ma petite vieille ; il y a que Toujusse a cassé sa pipe, un « infractus » a dit le toubib, quelque chose qui a pété dans le cœur ou les tripes, je sais pas bien. En tout cas, il a clamecé au bord de l'Authion et plouf ! Il a piqué une tête dans la flotte.

— Il est mort ?

— Je peux pas te dire mieux : complètement ! C'est nous qu'on l'a trouvé, les jumeaux et moi.

— Je ne sais pas si Saint Pierre est content d'avoir vu rappliquer un enquiquineur pareil qui, déjà, doit semer la pagaille au Paradis. Remarque qu'au Paradis

ce n'est pas sûr qu'il y soit, je le verrais plutôt en enfer à se faire griller les moustaches... Enfin, paix à son âme, comme on dit, et paix aussi dans la famille : ça va nous faire tout drôle de pouvoir se parler normalement sans être interrompu ou contredit par ses propos à la noix. Et la mémé, comment a-t-elle pris ça ?

— Elle a un peu pleuré, sur le coup ; après, avec tonton Hubert et maman, elle l'a habillé et allongé sur le lit ; elle a aussi mis plein de chaises autour, je ne sais pas trop à quoi ça va servir...

— Ça s'appelle la veillée mortuaire : ils vont tous passer la nuit et sûrement aussi tout le dimanche, jusqu'à l'enterrement, à se casser le derrière sur les chaises et à éviter de se regarder, sans rien dire. Mais la comédie se passera sans moi, j'ai besoin de dormir et le vieux, que je sois là ou pas, ça le laissera indifférent. »

Depuis son entrée au collège, les hostilités étaient ouvertes entre elle et Toujusse. Tous les soirs, il passait à la Bufferie, chez les Tenneguin, voir sa fille Charlotte qu'il préférait à son fils Hubert parce qu'elle était d'un naturel effacé et docile et qu'elle acceptait tout de son père. Il pouvait asséner les pires allégations, elle était toujours d'accord, lui souriait benoîtement et pour lui plaire ajoutait à ses approbations un « Toujusse Auguste » diplomatique qui flattait la vanité du vieux.

Il se penchait alors sur les cahiers et les livres de sa petite fille et lançait des philippiques contre la Culture.

« Ça sert à quoi, tout ce bordel ? Charlemagne, Henri IV, Napoléon, l'Amérique, les Chinois, c'est eux qui te f'ront gagner ta vie ? Si encore on t'apprenait à

s' mer les radis et à planter les salades ! Ça, c'est utile parc' que, c'est c' que tu f' ras, plus tard. Et dire qu' a' va s'amuser à ces conneries jusqu'à seize ans ! D' mon temps, à dix ans, on l' tait au cul des vaches, on s'en portait aussi bien et on apprenait à vivre sans feignasser. »

Son gendre, Arthur Tenneguin, heureusement plus intelligent et nullement impressionné par les théories de son beau-père, décida qu'Anne continuerait ses études jusqu'au bac, aidé en cela par sa fille qui rembarrait vertement son grand-père, « le cul des vaches ne l'avait pas rendu bien intelligent et l'école, s'il l'avait mieux appréciée, lui aurait peut-être évité de débiter des énormités. »

Maintenant qu'Anne préparait une licence d'Histoire à l'Université d'Angers, la guerre ouverte s'était transformée en guerre froide. Malgré tout, le pépère était impressionné par le nombre et l'épaisseur des livres qu'Anne consultait. Il s'étonnait qu'on ait pu tant écrire sur la Révolution — pour lui, on avait coupé la tête de Louis XVI, point final. Il jetait un coup d'œil rapide sur les temples grecs qu'Anne aimait contempler et jugeait sans pitié « ces mecs-là, des sacrés feignants pas foutus d'entretenir leurs bâtiments. » Toutefois, il hésitait à lancer des controverses, sûr d'être vite à bout d'arguments et humilié par son ignorance.

Depuis, ils se regardaient en chiens de faïence, prêts à dégainer les poignards à la première occasion. Anne n'admettait pas non plus l'état de « pauvre ilote », comme disait l'autre, auquel Toujusse avait réduit sa femme. Marie Ribot était une petite souris fluette et timide qui n'élevait jamais la voix et obéissait comme

une gamine aux ordres jupitériens de son mari. Anne souffrait d'entendre appeler Marie « La Sardine » depuis l'affaire Dominici — le vieux Gaston appelait ainsi sa femme dont les journaux avaient diffusé le portrait. Elle aimait beaucoup sa grand-mère qui l'écoutait avec tendresse et lui préparait les desserts qu'elle aimait : chaque samedi, elle trouvait sur la table, un pâté aux prunes ou une tarte aux pommes, selon la saison.

La Bufferie était vide quand ils arrivèrent, les Tenneguin devaient avoir rejoint les Ribot à la Houssaye où la veillée mortuaire commençait.

Effectivement, toute la famille s'était installée autour du lit et Anne constata que les coutumes familiales étaient respectées : à la droite du mort, la famille directe, Marie et ses enfants ; à gauche, les « rapportés », le gendre et la belle-fille, tous encore vêtus de leurs habits de travail, sauf Hubert qui revenait des Pompes Funèbres et dont le costume gris détonnait au milieu des cottes bleues et des tabliers.

Anne s'assit sur la chaise restée libre au pied du lit. Comme Martin, elle eut du mal à réfréner son envie de rire devant la tête de Toujusse, un vrai paquet-cadeau. Quant aux autres, ils avaient tous la même expression : un regard éteint qui errait sur le décor trop connu de la chambre et qui ne voyait rien. Les femmes, pour se donner une contenance, pétrissaient leur mouchoir ; les hommes, surpris par leurs mains inoccupées, ne savaient qu'en faire, les plongeaient au fond de leurs poches, en retiraient leur briquet qu'ils tournaient entre leurs doigts comme ils l'auraient fait avec le gros grain d'un rosaire mais, plus portés sur les

Quand la déesse nous revint, on demanda
que le prochain allège du feu la petite fille se leva
et gronda son le retour. Elle revint par ses yeux
à l'instinct, regardant les nuages et étonnement sans de
cette façon les perceptions dans le langage. Elle se
retourna et s'assura le passage que Colas préférait à
celles les autres pour expliquer son admission.
- C'est bien comme les autres de revenir.

Table des matières

- Ch. 1 : Ils prennent le corps de Jésus et le lient de linges avec des aromates.
Évangile selon saint Jean. 19 , 40. page 9
- Ch. 2 : Et moi je vous dis de ne pas jurer du tout.
Évangile selon saint Matthieu. 5, 34. page 17
- Ch. 3 : Seigneur, déjà il sent car il est de quatre jours !
Évangile selon saint Jean. 11 , 39. page 27
- Ch. 4 : Cherchez et vous trouverez !
Évangile selon saint Matthieu. 7, 7. page 35
- Ch. 5 : Les disciples s'approchent et lui disent : « Pourquoi est-ce en paraboles que tu leur parles ? »
Évangile selon saint Matthieu. 13 , 10. page 45
- Ch. 6 : Après le sabbat, viennent Marie La Magdaléenne et l'autre Marie, voir le tombeau.
Évangile selon St Matthieu. 28 , 1. page 51
- Ch. 7 : Quelle crainte ! Quel ardent désir ! Quel zèle !
Saint Paul. 2e épître aux Corinthiens. 7 , 11. page 57
- Ch. 8 : Car rien de caché qui ne doit être manifesté, rien n'arrive de secret que pour venir se manifester.
Évangile selon saint Marc. 4 , 22. page 63
- Ch. 9 : Dans la maison de mon père, il y a beaucoup de demeures.
Évangile selon saint Jean. 14 , 2. page 73
- Ch. 10 : Jésus dit : « Enlevez la pierre ! »
Évangile selon saint Jean. 11 , 39. page 82
- Ch. 11 : Tout arbre qui ne fait pas de beaux fruits est coupé et jeté au feu.
Évangile selon saint Matthieu. 7, 19. page 89
- Ch. 12 : Je te célèbre, Père, parce que tu caches bien ces choses à des sages et à des sages et tu les révéles à des innocents.
Évangile selon saint Luc. 10 , 21. page 96
- Ch. 13 : Montrez-moi un denier. De qui a-t-il image et inscription ? Ils disent : De César.
Évangile selon saint Luc. 20 , 24. page 103
- Ch. 14 : Ne jetez pas vos perles devant les pourceaux qu'ils ne les piétinent de leurs pieds.
Évangile selon saint Matthieu. 7 , 6. page 109
- Ch. 15 : J'ai en effet un grand désir de vous voir et je ne veux pas vous laisser ignorer que j'ai souvent formé le projet d'aller chez vous.
Saint Paul. Épître aux Romains. ch. 1. page 117
- Ch. 16 : Réjouissez-vous en ce jour et tressaillez !
Évangile selon saint Luc. 6 , 23. page 129
- Ch. 17 : Pendant qu'ils dorment les hommes, vient son ennemi. Il sème des zizanies au milieu du blé.
Évangile selon saint Matthieu. 13 , 25. page 141